

Sur les troittoirs

André Carpentier

Numéro 150, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carpentier, A. (2017). Sur les troittoirs. *Les écrits*, (150), 43–53.

ANDRÉ CARPENTIER

Sur les trottoirs

FRAGMENTS¹

Je veux peindre ma ville d'aube moderne

BRUNO ROY, *FRAGMENTS DE VILLE*

Chargé de doutes et quasi sans volonté, je vais tous sens ouverts dans le piétinement humain du matin, satisfait de laisser venir à moi les choses – lieux, personnages, événements – dans un esprit de rencontre, que j’ai ailleurs nommé coprésence. Seuls le corps et cette filiation urbaine dont je suis marqué me guident. Je n’oublie pas que je suis porteur d’une histoire personnelle, d’un savoir, d’un certain jugement – qui ne sont pas des compartiments étanches de l’être –, je laisse l’intuition dominer mes désirs. Le résultat, c’est que je me perds. Je me perds dans les détails d’un réseau de rues d’un incroyable et fascinant bric-à-brac architectural et ce qui s’ensuit. J’hésite à dire si tout est beau à la pièce et l’ensemble

1. Je déambule en flâneur montréalais depuis le tournant du siècle. Jusqu’ici, trois recueils de fragments sont parus: *Ruelles, jours ouvrables* (2005), *Extraits de cafés* (2010) et *Moments de parcs* (2016). Voici donc quelques fragments d’un ultime tome en préparation devant clore cette *Tétralogie du flâneur montréalais*.

laid ou l'inverse. Même les gens sont d'un prodigieux disparate, les nantis fuyant les démunis, les enfants slalomant entre les aînés, les hijabs alternant avec les chemises à carreaux... C'est le matin de la première neige de l'année, celle qui ne restera pas, qui en projette certains dans l'enfance, d'autres dans la souffrance, les uns sourient, les autres grimacent. Il ne neige jamais au goût de tout le monde!



Marche le long de façades partagées entre décrépitude et restauration, un après-midi où j'ai « le regard ouvert à deux battants », comme l'écrit Gil Jouanard (*Dans le paysage du fond*). La rue diffuse des odeurs de friture, insinue des silhouettes véloces, murmure des échanges qui se perdent dans la rumeur. Je m'arrête sur le parvis d'un dépanneur où des jeunes et moins jeunes simulent des conversations importantes.

Mon attention est immédiatement détournée vers un homme qui arrive en sens inverse, à peut-être vingt pas du dépanneur, un gros homme qui a l'âge de transiter du blond vers le blanc, qui se traîne d'une démarche ondoyante en occupant les trois quarts du trottoir, tel un camion de bois d'œuvre sur un chemin de concessionnaire forestier. Une jeune femme poussant un landau arrive à son encounter et refuse de dégager le trottoir pour le laisser passer. Or, juste comme l'obèse va heurter le landau, il semble soudain éjecté d'une rêverie. Réalisant l'incongruité de sa conduite involontaire, il se tord de cérémonies et de courbettes, présente manifestement des excuses, jusqu'à ce moment insolite où il se réduit à la moitié de son volume; le voilà soudain dépourvu de coffre et d'altitude, dépouillé de sa superbe. D'un tourbillonnement de la main à la hauteur du cerveau, il semble

dire « J'étais ailleurs ! » La jeune mère, appelant sans doute le soulagement qu'il y a à abdiquer toute forme d'agressivité, choisit de couper court à cette rencontre sans même aborder la question fondamentale : « on est où quand on n'est pas là où est son corps ? » Et de soulever le rideau du landau pour s'assurer que bébé n'a pas souffert de l'incident.

Alors le gros homme de reprendre son pas balancé, certes en occupant toujours les trois quarts du trottoir, mais la superbe en moins et la présence au monde en plus. Il croise un passant sans trop de problèmes, bien que ça ne lui vienne pas facilement de cheminer comme un personnage de fresque égyptienne ! Il s'approche du parvis du dépanneur et de trois amis de sa génération au visage semé de macules brunâtres, des jaseurs de l'après-midi dont les ombres sont aussi agitées que leurs voix. Il déploie un air courroucé et cet ondolement de l'être qui a quelque chose à confesser. De fait, il ouvre le récit de son moment de distraction...

Or, il n'a pas lancé trois phrases qu'une demi-douzaine de gamins de même pas dix ans sortent en trombe du dépanneur et bousculent le quatuor au motif de la liberté qui leur est consentie parce que ce sont des enfants. Tandis que ses amis se froissent et se plaignent de cette désinvolture et des bonnes manières qui se perdent, le gros homme ne bronche pas d'un iota ni ne dit mot. Un évènement par jour lui suffit.



À la sortie d'une rue piétonnière abouchant le boulevard qui divise la ville en ses parties est et ouest, je me trouve un moment face à une jeune femme qui promène sa beauté comme si elle n'y touchait pas. Non pas qu'elle semble embarrassée par ses traits délicats, mais je dirais que ça ne la

préoccupe pas. Elle est belle, voilà tout. La silhouette banalisée par un manteau de demi-saison ni sport ni à la mode, le mollet serré dans des bottes bordées de fourrure, le béret de travers, mais le regard droit. La tresse qui lui tombe sur l'épaule n'est ni rousses ni platine, son teint ni hâlé ni de perle. Elle n'est ni spectaculaire dans son allure ni fantasque dans sa démarche. On ne saurait dire par quoi au juste elle est si belle, sinon par son visage serein et par ce regard empreint de dignité – il me semble bien que c'est de cela qu'il s'agit –, un regard aussi résolu que discrètement confiant. On dirait en effet qu'il y a chez elle, non seulement quelque chose de vrai qui garde son mystère, mais aussi un horizon de vie. J'oserais dire une présentification de la vie. Certaines personnes ont en effet ce talent de rendre la vie présente à la conscience de ceux qu'ils croisent. La vie en acte, la vie qui s'accomplit dans l'évènement de l'être. La vie qui va à la rencontre de ce qui vient. C'est le privilège d'une certaine jeunesse que de laisser apparaître l'espérance qui agit en eux et de présider à sa célébration.



Depuis quelques semaines déjà, je marche sur les trottoirs de ma ville en pleine conscience de l'exercice. Et je fais à répétition le constat qu'il est plus difficile d'entrer en contact avec les gens qu'on y croise que dans les parcs ou les cafés, qui ont une fonction d'oasis ou d'agora. Une conversation avec un inconnu au milieu du trottoir, on n'y pense pas ! Un aparté au feu rouge : on risque de passer pour un intrus ! Pourtant, ici ou là, parfois dans le lieu le plus improbable, des mots se croisent, s'imbriquent dans un début de dialogue qui semble surgir de son impossibilité même. Le plus souvent, ce sont des

visions du monde qui sont brièvement mises en présence, des convictions, des croyances, un désarroi! L'esprit est touché, secoué par la complexité du monde. Cet ébranlement se formule souvent d'un coup sec: «Tout' des incapables!»

C'est que, dans une rue d'affaires et de commerce, une section de trottoir s'est enfoncée et des employés de la Ville l'ont entourée de cônes orange. Dans l'affluence de piétons aussi marqués par la stupéfaction que par l'habitude, un type de la soixantaine avancée tient à la main un journal qui régurgite les dernières nouvelles d'ici: «Tout' des pourris!», et de quelques ailleurs qui lui semblent de plus en plus proches: «Tout' des bandits!» Quand le feu passe au vert, la masse piétonnière empiète largement sur la chaussée pour contourner la dépression, au grand dam de la gent klaxonnante. «Tout' des enragés!»

Si ce fringant sexagénaire n'était pas disparu si vite par les méandres de la foule en mouvement, je lui aurais peut-être cité ces mots de Philip Roth récemment rapportés par un chroniqueur de mon journal du matin: «La réalité dépasse la fiction, mais les mensonges la dépassent bien plus encore.» Je suis certain qu'il aurait saisi l'allusion à l'actualité électorale américaine, et sans doute m'aurait-il lancé un retentissant «Tout' des menteurs!»

Il n'y aura donc eu, entre cet homme et moi, que quatre exclamations en forme de condamnation, chacune formulant une rupture d'avec le devenir du monde, comme s'il s'agissait d'installer un vide de protection entre lui et cette folie du monde qui change sans sa participation active. Sans doute porte-t-il, bien enkystées dans la mémoire, des images d'une période où la violence des temps semblait le viser moins personnellement qu'aujourd'hui. Mais n'en sommes-nous pas tous là?



Dans le chuchotis des dernières ombres de l'après-midi, j'interromps soudain ma marche. J'ai le pas un peu trop véloce aujourd'hui, comme si j'allais quelque part. Je prends donc place sur un banc de rue adossé à un parc récemment réaménagé à grands frais dans le but d'assurer sa multifonctionnalité et la sécurité des enfants, surtout. Des jeunes mères derrière des landaus arrivent aux abords du parc ou le quittent, se sourient, se saluent, s'échangent des nouvelles, des astuces, des manières de faire, des potins. Des passantes aux bras chargés vont d'un pas nonchalant. Des voitures passent à vive allure dans les deux sens de la circulation malgré la limite de vitesse fixée à 40 km/h. Des cyclistes déploient des *fingers* à l'adresse de qui aura la décence de se sentir visé.

De l'autre côté de la rue, une suite de façades disparates, telles des images filantes, produisent un paysage bigarré. Au milieu de cette variété, l'immeuble de l'ancien hôpital Saint-Rédempteur, avec sa grande galerie, son parement de pierres taillées et sa corniche ouvragée, fait figure à part.

Je parcours ma ville dans le cadre d'une collecte patiente d'images et de sens, une quête dont je ne saurais situer ni le commencement ni la fin. En effet, j'ai connu ses trottoirs au lendemain ou surlendemain de ma naissance dans cet hôpital d'autrefois devenu aujourd'hui un centre de prévention des infections transmises sexuellement. Quand je dis *connu*, je veux dire sans déjà en être conscient... Nous habitons à cinq cents mètres d'ici. Et je me demande comment, vers le pli central de l'automne, on m'a fait faire ce trajet, moi qui souffrais de la jaunisse du nouveau-né. Dans les bras de père et mère? Dans un landau? En tramway? En taxi? Dans la voiture d'un oncle? Je ne saurais dire, je suis trop igno-

rant de cette époque. Mais qui saurait décrire le contexte de vie de ses parents ou grands-parents de l'après-guerre? À Montréal ou ailleurs? Qui saurait décrire leur quotidien? Les dépeindre chez eux, dans leur environnement? Dans quelle épicerie, mercerie, quincaillerie se fournissaient-ils? Quel était leur rapport au travail, à la famille, à la langue, à la religion, à la ville – ou à la campagne –, au voisinage, à la culture? Que mangeaient-ils? Priaient-ils avec ferveur? Quels étaient leurs espoirs de réussite, de bonheur, pour eux et pour leurs enfants? Qui saurait dire?



J'apprends que le vaste monde de mes parcours, ensemble de réalités aussi inouïes qu'ineffables, sera amputé d'une bouquinerie. C'est le patron, apparemment résigné à son sort, qui m'en informe. Je n'avais pas vu la pancarte « À louer » dans la vitrine! Geste manqué conséquent à une aversion du magasinage ou refoulement inconscient? Difficile à dire...

Je reste trois quarts d'heure à piétiner devant la bouquinerie et fais à répétition le constat que les passants n'aperçoivent pas plus que moi ladite pancarte. Quelques-uns à peine y entrent et en ressortent assombrés, mais pas plus chargés de livres que moi, malgré les soldes. La peur de passer pour un charognard, peut-être.

Si je me sonde avec sincérité, je vois que ce que ma ville perd, ce que mon petit monde à moi perd, c'est moins la chose elle-même que le fait qu'elle existait. Toujours par souci de sincérité, j'avoue que je ne m'arrêtais qu'à l'occasion dans cette bouquinerie, comme aujourd'hui en sortant de chez mon *jeaner*, ou en me rendant au cinéma voisin, ou dans un proche café où autrefois je rencontrais mes dirigés de maîtrise.

Il n'empêche, cette bouquinerie contribuait à la cohérence de mon monde, dans lequel elle n'apparaîtra, désormais, que par son absence, c'est-à-dire comme l'évocation d'un temps révolu.

Certes, il y a quelque chose d'anxieux et de narcissique à vivre cette disparition comme un affront personnel. Je dirais, sur un ton peut-être un peu trop sartrien que quand je me porte bien, ce qui existe et ce qui me manque sont saisis dans une même totalité. Le disparu maintient sa présence en moi. C'est peut-être d'ailleurs là ma façon d'intégrer le manque sans sombrer dans la mélancolie. C'est aussi là quelque chose qui se construit par étapes, la première étant d'encaisser le coup, sans surseoir à sa déception, sa peine, sa colère.



Qui voit-on dans cette rue commerciale plutôt kitch, plus de cinquante ans après son ère d'apogée? Des magasiniers de toutes sortes, des habitués et des occasionnels, quelques nantis la carte au poing et surtout des sans-le-sou qui vont les mains dans les poches, des tempérés et des névrotiques toujours prêts à participer au rituel mimétique de la surconsommation, qui n'atteindront jamais qu'à des satisfactions occasionnelles?

Cela dit, je parierais qu'ils ont aussi en commun une autre motivation, sorte de résistance à la sédentarité. Dans l'esprit des magasiniers, la chasse aux soldes commence toujours par un déracinement. Il faut s'extraire de son lieu, prendre sa voiture ou emprunter les transports en commun pour aller au loin se laisser fasciner par l'aura des objets du commerce. Pour certains, il y a là une expérience fascinante et vitale. Pour d'autres, dont je suis, c'est plutôt subi, comme une corvée! Je rage sur la disparition de ces petites quincailleries et merceries de quartier

où aller acheter un balai ou des sous-vêtements et prendre des nouvelles du fils du marchand qui vient de finir son secondaire... La plupart des cordonneries, biscuiteries, magasins de tissus et autres commerces autrefois de proximité ont été repoussés vers les rues commerciales et centres commerciaux... J'ai l'âge de ressentir ce déplacement comme un effacement qui affecte le vivre-ensemble.

Je précise, cependant, que venir dans cette mythique rue de magasinage, ce n'est pas pour moi un plaisir et en même temps c'en est un. C'en est un parce qu'il ne s'agit pas d'une rue de grandes boutiques, mais de petits magasins d'un genre que fréquentaient autrefois ma mère et nombre de gens de notre entourage, de notre classe, disait-on. Et c'est aussi un plaisir parce que je n'ai pas d'achats à y faire – à moins de croiser une librairie, évidemment!

Sans doute parce qu'elle est matière à souvenirs, cette rue on ne peut plus kitch me met dans un état d'apaisement et de réceptivité. Un état d'harmonie, en quelque sorte, qui établit un rapport de juste proportion avec les lieux, les choses. Ma perception survolant les époques, je parcours cette rue en mémoire autant que par les pas.



Parmi une huitaine de gamins de deux, trois ans, dans la cour d'une garderie, il en est un qui pleure ses entrailles à cause d'un jouet qui lui a été arraché. Bien que l'objet ait vraisemblablement été cueilli à côté de lui durant un moment de distraction, je dis qu'il lui a été *arraché* parce que, de toute évidence, c'est ainsi qu'il le ressent.

Je le dis sans preuve à l'appui. On dirait que ce qui a sévèrement perturbé le gamin, ce n'est pas tant que cet emprunt

l'ait froissé, ni même qu'il aspire à posséder pour lui seul et à tout jamais ce jouet. Je ne nie certes pas sa frustration, mais plus que la séparation, on dirait que c'est le vide laissé autour de lui qui le trouble. Et même l'angoisse! Ses tremblements, ses contorsions désordonnées, ses gémissements, sa respiration essoufflée, ses longues secondes en apnée au jointement des pleurs, ne dirait-on pas des symptômes connotant le trouble panique?



Marche peut-être un peu trop empressée dans une rue perpendiculaire d'un quartier à la mode. À distance devant moi, bien que de moins en moins loin, un sans-abri vêtu d'un sweatshirt et d'une tuque et portant un lourd sac sur l'épaule semble s'intéresser à tout, ralentit, s'arrête presque, examine des façades, puis repart. Soudain il interrompt sa marche face à l'entrée d'une ruelle transversale, reste figé là un moment, puis y disparaît. J'avance donc dans ses pas jusqu'à l'entrée de cette ruelle, où des gamines ont tracé des dessins sur le ruban de ciment. L'homme tient des craies de diverses couleurs dans une main, qu'il a sans doute ramassées sur place, et je le vois qui dessine, à larges traits naïfs, un arbre, des oiseaux, un chat qui, contre toute attente, sont loin de déparer l'ensemble des figures enfantines. Je ne dirais pas la même chose de sa personne physique au milieu des gamines rameutées, aussi émerveillées qu'étonnées, qui le regardent compléter sa ramure avec art, sans jamais empiéter sur les dessins environnants.

Un papa convaincu d'être le tenant de cette ruelle sort en trombe de sa cour dans l'intention de chasser l'intrus. Aussitôt en vue de l'œuvre et de son caractère apaisant, il calme sa pulsion d'autorité. Sans doute l'attitude quasi sereine du dessinateur y est-elle aussi pour quelque chose...

Puis l'artiste sourit pour lui-même en ne regardant personne en face, repart en s'essuyant les doigts sur sa chemise. «Y z'ont rien qu'à tout effacer s'y veulent», murmure-t-il en passant à ma hauteur.

L'artiste parti, je m'approche de l'ensemble pictural sous l'œil suspicieux du gardien de la ruelle, sors l'appareil photo et fais des gros plans d'un champignon géant, de fleurs disproportionnées à l'échelle des maisons, tous rehaussés de couleurs vives, et, oh! d'un sympathique bonhomme patate à trois bras, que me présente une gamine qui s'en dit l'auteure. «Pourquoi trois bras?» La fillette n'hésite pas: «Ben, pasque... mon papa... il a trois filles», dit-elle sur un ton qui suggère qu'une évidence m'a échappé. Je profite de la fierté du père qui gonfle le torse pour demander: «Et où elles sont, les filles?» De son petit doigt, elle me désigne deux gamines dans la cour. «Et la troisième, ça serait pas toi, par hasard?» Et la petite d'émettre un grand rire de magicienne dont l'astuce aurait été dévoilée au grand jour... «Oui! Oui! Oui!...» Elle se dirige alors vers trois petites figures patates avec des lulus qui occupent un coin de la scène. Comme je lui demande laquelle des trois la représente, elle a un moment de balbutiements, car elle ne sait pas comment formuler qu'elle l'ignore, qu'en fait, elle est n'importe laquelle des trois!

Les bambines qui dessinent des bambines cherchent moins à se représenter, c'est connu, qu'à projeter leur état de petits êtres en construction et à témoigner d'un début de vision du monde, avec un papa, une maman, des sœurs, une maison, un soleil, des champignons géants, des fleurs, des oiseaux fantaisistes, des chats... Le sans-abri, malgré le décalage d'âge, était sans doute toujours porteur de cette intuition sensible. Je ne dis pas d'un savoir, mais d'une intuition qui lui permettait de se projeter dans cet autre monde par le trait, la couleur, la disproportion.